

## Réponse à Jean Forest concernant son *À propos de Langue et culture*

Benoît Cazabon

Numéro 33, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (imprimé)

1918-7505 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazabon, B. (2008). Compte rendu de [Réponse à Jean Forest concernant son *À propos de Langue et culture*]. *Revue du Nouvel-Ontario*, (33), 177–183.  
<https://doi.org/10.7202/019790ar>

les noms des Héros qui en vain se seront opposés au passage dévastateur et impitoyable de l'Histoire.

**Jean Forest**

*Université de Sherbrooke*

### **Réponse à Jean Forest concernant son *À propos de Langue et culture***

Quel texte dérangeant qu'aura inspiré à Jean Forest la lecture de *Langue et culture. Unité et discordance*. Il faut le lui dire d'entrée de jeu, pour le minoritaire qui craint tant ce qu'il reproche toujours à la vie de lui réserver, s'applique ici la règle : dites-en du bien, dites-en du mal, mais bon sang, parlez-en!

Voilà, il en parle! Et avec quelle verve, quelle inspiration! À un point tel qu'on serait porté à croire qu'il en met un peu trop. Mais savourons notre plaisir. Son texte est une belle composition.

Mais de quoi parle-t-il au juste? De l'auteur du livre que savons-nous de plus? À peu près rien sinon qu'il serait un médecin consciencieux appliquant sa science avec un certain bonheur. Vous avez saisi le ton? Il fut un temps où les littéraires prenaient plaisir à replacer le texte dans son siècle, dans son milieu et chez son auteur. Ils le faisaient même un peu trop. On aurait peut-être aimé lire ce que l'auteur partage de lui-même dans son livre : qu'il s'agit en quelque sorte du testament d'un professeur qui a dû quitter la profession et la recherche pour cause de maladie quelque quinze ans avant la retraite. Ce n'est pas banal. Pas très connu, on aurait pu vouloir lui poser quelques questions : qu'a-t-il écrit d'autres? Que serait devenu ce professeur s'il avait pu continuer sur sa lancée? Ce livre doit bien s'inscrire dans un parcours? Lequel? Il faudra lire le livre. Forest ne s'y intéresse pas ou, du moins, feint-il de ne pas y prêter attention. Souvenez-vous, il parle de médecine.

Et que sait-on du livre lui-même? Ce livre ferait « référence à une impressionnante brochette d'autorités incon-

testables » mise à profit pour « brillamment exercer leur flair clinique » et leur permettre de poser un diagnostic implacable, c'est-à-dire : « un langage susceptible de mener un jour à l'autisme des minorités caduques ». Où cela se trouve-t-il dans mon livre? Pourquoi pas une référence choisie sur le rapport entre unité et discordance, deuxième partie du titre et où se trouve l'essentiel de sa construction? Pourquoi ne pas avoir fait allusion à l'appel de l'auteur, dans son chapitre 3 au sujet du traitement de l'objet minoritaire en recherche? Le sujet est d'actualité puisque le Commissaire aux langues officielles, M. Fraser, le soulève sans trop d'enthousiasme ces jours-ci : les demandes de subventions sur les minorités passeraient entre les fentes du système au profit des études canadiennes et des études québécoises, parce qu'elles sont souvent évaluées par des pairs unilingues anglophones. Sujet inexistant, disais-je dans ce chapitre. Pourquoi pas une allusion comme celle d'un collègue : « son analyse rejoint en plusieurs points ce que nous vivons en Suisse ». Il y aurait eu là une façon d'universaliser le sujet. On peut, en milieu minoritaire, traiter des grandes questions, vous saurez. Mais non, ce n'est pas de cela dont veut nous entretenir M. Forest. Il vous faudra lire mon livre!

Mais revenons à son sujet à lui, sinon il pourrait bien rappliquer en nous traitant cette fois-ci non pas de médecin (et on connaît leur cote au Québec!), mais de psychanalyste (à la Mailloux!) pour lui chercher des intentions subconscientes ou quelque velléité de distorsion vis-à-vis du sujet de mon livre. Pour être clair, présentons la structure organisationnelle de son texte. Celui-ci est fondé sur une image poussée à son extrême limite. À savoir qu'il y a un médecin qui trouve ce qu'il cherche, soit un patient atteint d'une maladie incurable. Voilà comment se résume mon livre à en croire Forest. Mais cette métaphore n'est qu'un prétexte pour un développement fort brillant sur la mort de toutes les cultures. Nous y reviendrons. L'image médicale bien développée, et il faut le dire, le texte est humoristique à souhait, de cette franchise qui ne vous arrache pas un petit sourire gêné, mais au contraire un beau grand rire libérateur, l'auteur se fera prédicateur, sérieux cette fois-ci. Mais qui va le prendre au sérieux? Y arrive-t-il lui-même? Je ne crois pas.

Ne pas parler de l'auteur ou du livre, ce n'était pas par mépris. Au contraire, du premier il dira : « On ne peut rien reprocher à l'auteur. » et du second, il ne fait aucun doute qu'il l'a lu avec beaucoup d'intérêt. Mais monsieur Forest est un être sensible. C'est le sujet qui lui répugne. Minorité, cancer, mort, cela le chagrine. Alors, il se fait lyrique. Il fait une pirouette, il danse, il chante, il accumule les images, les énumérations. Longs paragraphes d'une seule phrase, il martèle la même image. Peut-être le ridicule le tuera-t-il? D'autres nous ont insulté : Dead ducks, cadavres encore chauds. Lui, il nous fait rire. Il rit avec nous, tout en détestant le spectacle que nous sommes. Si seulement nous pouvions ne pas souffrir trop longtemps. C'est par compassion : « vive la mort et à nous la résurrection », lance-t-il enfin pour se libérer de ces fantômes.

Et pour apaiser notre douleur, il se met en frais de nous consoler parce que nous sommes comme tous les autres, à part la langue anglaise, et là-dessus je trouve son analyse erroné : vous allez tous mourir, dit-il! La pire chose qui puisse arriver à la langue anglaise, c'est la mondialisation, lui répliquerais-je. Voilà le premier message de Forest et il mérite d'être lu. Son résumé sur le déclin des langues vaut bien quelques pages du beau livre de Henriette Walter<sup>1</sup>.

Alors le rieur est rattrapé; inquiet il se demande : « Trouverons-nous la force de réagir ou emboîterons-nous le pas à nos frères ontariens? » Forest le poète se transforme en prêcheur. Il persiste dans son opinion. Il n'argumente pas, sinon par l'exemple. Un seul suffit « français, bilingue, anglais comme Félix Leclerc, Céline Dion, April Lavigne ». Voilà l'effet du passage du temps sur les langues! On pourrait lui rétorquer « anglais, bilingue, français comme dans Les Classels, Charlebois, Pierre Lapointe ». Il persiste, il provoque, il vilipende, il vitupère. C'est la deuxième partie de son texte. Son véritable auditoire, c'est le Québécois. *Langue et culture. Unité et discordance*, lui sert de tribune pour invectiver le Québécois endormi. Allez-y, nous ne sommes que chair à canon d'un bilinguisme mal fichu, nous avons

---

<sup>1</sup> Henriette Walter, 1994, *L'aventure des langues en Occident*, Robert Laffont, Paris, 1994, 498 p.

l'habitude, nous sommes au front depuis longtemps, nous les hors Québécois. Utilisez-nous comme exemples à ne pas suivre. Imaginez, c'était avant la supposée sortie mal inspirée de Mme Marois sur le bilinguisme au secondaire. Ce qu'il serait « crinké <sup>2</sup> » devant le spectacle des derniers jours. Mais c'est cela qu'il faut dire. Tout ce qui se passe en ce moment sur la scène canadienne et québécoise se trouve dans mon livre. Il faut le lire. Jean Forest est le meilleur agent commercial que je connaisse.

Mais soyons sérieux! Jean Forest commet un texte poétique et ce faisant, il nous laisse un message d'une acuité exceptionnelle. Il nous interpelle dans la fibre même de notre identité et appartenance. Et l'heure n'est pas aux réjouissances! On ne peut pas lire son allégorie sans penser au dernier rapport de Statistique Canada (2006) annonçant une fois de plus le déclin du français au Canada. Son petit scénario nous rappelle aussi comment se sont mis en scène les quelques observateurs de la francophonie canadienne en cette occasion. Les leaders des associations nationales se sont empressés, lunettes roses sur le nez, de dire : déclin? Quel déclin? Et le journaliste attitré du *Droit*, Adrien Cantin, aux causes « francos » de s'insulter parce que les pelleteux de nuages que sont les chercheurs (dont le démographe Charles Castonguay) montreraient sous un mauvais jour les minoritaires de langue française au Canada.

Rappelons quelques exemples de tendances fortes : 50 % des Franco-Ontariens passent à l'école anglaise en cours de scolarité ou ne s'inscrivent jamais à l'école française. Dans les mariages exogames, 12,3 % conservent le français comme langue d'usage. Il y a 18 % des anglophones de la fonction publique qui utilisent le français contre 54 % des francophones (donc, 46 % des francophones fonctionnent principalement en anglais). 78 % des textes dans la fonction publique sont rédigés en anglais par des fonctionnaires francophones bilingues contre 22 % qui le sont en français par des fonctionnaires anglophones bilingues. Le poids

---

<sup>2</sup> De l'anglais *Crank* comme dans manivelle. Se traduirait par « être monté ».

démographique passe de 4,8 à 4,4 %. L'alphabétisation : 56 % des francophones contre 39 % des anglophones n'ont pas atteint un niveau seuil de littératie. Déclin? Quel déclin?

Après quelques années de travail acharné, j'avais réussi à fonder, en 1989, l'ACREF (l'Alliance canadienne des responsables et des enseignants en français). L'ACREF ne verra pas ses 20 ans, dissoute en décembre 2007. Dans le petit recueil de souvenirs et de témoignages de son dixième anniversaire, je disais : « Il y a des signes que l'ACREF a atteint le statut d'institution culturelle. Qu'elle revêt les caractéristiques d'une véritable communauté. Mais se leurre-t-on en affirmant ceci? » Il n'y a plus au Canada d'association des professeurs de français langue maternelle. Nulle part, on a fait mention de sa disparition. Déclin? Quel déclin?

Forest ébranle mes convictions sur la capacité de maintenir le français au Canada. On le sait, l'assimilation atteint d'abord l'inconscient. À titre individuel : Madame Marois (février 2008) a dû s'expliquer sur sa suggestion d'enseigner l'histoire en anglais au secondaire. Imaginons deux minutes : apprendre la Conquête, les troubles de 1837-1838 ou la loi des mesure de guerre de 1970, en anglais! Une fois, ça suffit. À l'émission *Maisonneuve* à l'écoute de Radio-Canada, une citoyenne de Rawdon ou Cowansville (on se rapproche de chez-vous, M. Forest) se dit d'accord avec le bilinguisme au Québec parce que c'est utile pour parler aux amis de ses enfants et à quelques voisins. Et *Maisonneuve* de demander : c'est utile de parler anglais parce que?... les Anglophones au Québec sont souvent unilingues, de lui répondre cette citoyenne québécoise de souche. Il n'y a là aucun réflexe sur l'illogisme de la situation. À titre collectif : les exemples sont par milliers, mais mentionnons la tentative avortée des étudiants en droit de l'Université de Montréal d'écrire en anglais dans leur revue. Il a fallu des anglophones américains pour leur faire comprendre que leur force était dans leur langue et culture françaises! Il y a, ces derniers temps une coulée vers le laisser-aller linguistique qui donne raison à Forest.

*The show is over*, proclame-t-il à la suite des « professeurs de désespoir<sup>3</sup> ». Son message laisse peu de place pour l'avenir. Le mien manque peut-être de conscience, confondu à l'état d'innocence (voir le tableau 11 à la page 164 de mon livre). Où est la sagesse dans tout cela? Je crois que le nihilisme donne raison à l'aplatissement des différences, à l'anonymat des mondialisations débridées plutôt qu'il n'explique toute la complexité humaine. Le revers de la déshumanisation, c'est aussi la capacité de conscientisation des humains. Il y a beaucoup d'exemples de barbarie, faut-il conclure automatiquement à la fin des humains? Y succomber, c'est donner raison à la déraison! Mais il est vrai que nous tentons le sort un peu fort ces temps-ci.

Il faut croire dans le raisonnable. C'est pourquoi, pour présenter mon livre, je l'illustre à l'aide d'une vidéo : *Une écluse n'est pas un barrage!* Il y a des règles de fonctionnement des langues. Une écluse n'empêche pas l'eau de couler, elle l'empêche de s'écouler! Il faut des règles d'usage. Le bilinguisme individuel est une bonne chose en soi. Mais que chacun s'y mette, ce n'est pas si sorcier! Ceux qui n'apprennent pas une seconde langue font la preuve qu'elle leur est inutile, c'est tout. Au cours de ma vie, j'ai appris et désappris l'anglais selon l'usage que j'en faisais.

En institutionnalisant le bilinguisme, surtout par l'éducation, on le rend public et on change fondamentalement les règles d'usage. Une langue et une culture, c'est trop sacré pour les laisser entre les mains de technocrates de l'éducation : un jour sur deux, immersion, un cours en français l'autre en anglais. Au travail, en mettant en compétition deux langues sur un même territoire public, on fait place à la loi du plus fort. C'est pourquoi le bilinguisme fédéral ne sera jamais plus efficace qu'il ne l'est maintenant. C'est le rapport de pouvoir qu'on ne veut pas remettre en question. Des fonctionnaires unilingues du groupe majoritaire peuvent se maintenir en poste parce que des subalternes bilingues reçoivent leurs directives en langue seconde, qu'ils acceptent d'être formés en langue seconde, en fait, ce sont des tampons amortisseurs qui assurent le roulement de la machine.

<sup>3</sup> Nancy Huston, *Professeurs de désespoir*, Actes Sud, 2004, 384 p.

La question de fond se ramène à des principes de dignité, de responsabilisation et d'autonomie. Le plus souvent, on utilise un raisonnement de bas niveau : finances, courtoisie, intérêt<sup>4</sup>. Il est vrai que dans le contexte actuel, et Forest le résume très clairement, il y a un effritement de la conscience des valeurs les plus profondes. L'immédiateté perceptive, et on nous promet des gadgets qui vont faire de l'Internet et du ipod des objets de musée, efface toute possibilité de rattachement à la conservation. Il n'y aura plus de jetable parce que la consommation se fera dans l'instant. Apprécier l'instant dans sa longueur? Inconnu. Langue et culture se maintiennent dans le temps et l'espace. Or, ils ont éclaté. Il y aura là de beaux sujets à discussion. Vivement la sagesse de la philosophie. Homère, tout est à reprendre! « J'ai perdu ma boussole! » Comment ça? Achète-toi un GPS! Oui, à eBay, en US\$, il t'arrive demain par UPS. C'est pas compliqué. « Moi, je préfère Jean Forest, son aiguille pointe au nord, toujours, même toute folle ». Il y a péril en la demeure et il le proclame à sa façon.

**Benoît Cazabon**  
*Université d'Ottawa*

---

<sup>4</sup> Pierre Jury, *Par courtoisie et par intérêt*, Éditorial du *Droit*, le 15 janvier 2008, p. 30.